

Fernanda Eberstadt

Le Chant des Gitans

À la rencontre d'une culture
dans le sud de la France

Préface de John Updike

*Traduit de l'américain
par Laurent Bury*

LATITUDES
ALBIN MICHEL

LATITUDES

Collection dirigée par Francis Geffard

© Éditions Albin Michel, 2007
pour la traduction française

Édition originale :

LITTLE MONEY STREET

© Fernanda Eberstadt 2006
Tous droits réservés

Préface de John Updike :

Reproduit avec l'autorisation ; © John Updike

Publié à l'origine dans *The New Yorker*

Tous droits réservés

Pour Maud et Théodore

Préface

Attirée par les Gitans – six ans dans le sud de la France

Dans *Le Chant des Gitans*, Fernanda Eberstadt, New-Yorkaise ambitieuse et pleine de ressource, romancière au style exubérant, raconte avec un certain piquant comment elle a réussi à pénétrer l'enclave gitane de Perpignan. Située à l'extrémité orientale des Pyrénées, cette ville abrite cinq mille Gitans dans une agglomération qui compte quelque cent mille habitants. Avec son mari, Alastair Bruton, et leurs deux jeunes enfants, elle a quitté l'Amérique pour louer une maison proche de Perpignan parce que, nous dit-on de manière assez abrupte, monsieur Bruton « préparait un livre sur le déclin de la foi chrétienne en Europe et il cherchait un point de chute où poursuivre ses recherches ». On ignore pourquoi il a cru bon de mener son enquête historique dans cette région française atypique, la province du Roussillon, cédée par l'Espagne en 1659 et encore considérée par beaucoup de ses habitants comme « la Catalogne du Nord ». En revanche, on voit parfaitement ce que cette région avait à apporter à madame Eberstadt : elle nous explique qu'au cours de son existence cosmopolite, elle a toujours été « attirée par les Gitans » : depuis qu'elle a aperçu un trio de mendiants dans un café parisien alors qu'elle était enfant, elle « cherche les Gitans, ceux qui dirigent des cirques ambulants en Irlande, ceux qui dorment dans les remparts byzantins d'Istanbul,

ceux qui campent sur la plage à Palerme, et même les membres de cette famille que je croisais nuit et jour devant le sous-sol qu'ils habitaient dans l'Upper West Side de New York ». Chez Fernanda Eberstadt, les six années vécues dans le Roussillon ont laissé intacte sa fascination pour « la force de leur insoumission », mais, s'il réagit comme moi, le lecteur risque fort d'être définitivement guéri du désir de vivre comme un Gitan, si tant est qu'il l'ait jamais éprouvé.

Évidemment, c'est une vie difficile que mènent ces hommes sans énergie, sans emploi et généralement illettrés. C'est une vie pire encore que mènent ces femmes confinées dans leur foyer, souvent mariées dans leur adolescence à d'autres adolescents qui vont les harceler, les trahir, les tyranniser et sans doute les brutaliser. Quant à leurs enfants, ils restent devant la télévision et traînent dans les rues jusque si tard dans la nuit qu'ils sont la plupart du temps trop fatigués le lendemain matin pour aller à l'école. Les Gitans sont probablement le seul grand groupe ethnique en France qui décourage activement l'éducation et favorise l'école buissonnière. Par rapport à eux, les immigrés du monde musulman qu'on critique tant sont des modèles d'aspiration aux Lumières et à l'ordre bourgeois. L'un des chapitres les plus hallucinants du livre de Fernanda Eberstadt évoque un colloque sur la scolarisation organisé au collège Jean-Moulin, dont les élèves sont en majorité des Gitans. « L'ambiance est plutôt joyeuse. Les gens qui travaillent avec les Gitans ont tendance à rire beaucoup. C'est un rire d'exaspération hystérique, parce que si l'on n'en rit pas, on finit par se pendre ou par tout laisser tomber. » Le principal, « un Catalan trapu, aux cheveux coupés court », nommé Jean-Claude Desplech tient notamment ces propos :

Quand un enfant maghrébin fait l'école buissonnière, il reste dans la rue pour que ses parents n'en sachent rien. Les Gitans abandonnent l'école *pour rester à la maison*. Ce sont leurs parents

PRÉFACE

qui ont une mauvaise influence, les mères qui veulent chouchouter leurs fils, les pères qui ne veulent pas qu'on voie leurs filles traîner avec des garçons. La fille est une marchandise, qui ne doit pas perdre sa valeur.

La valeur d'une vierge est vérifiée non pas par le jeune marié durant la nuit de noces mais, selon une coutume archaïque, par le doigt inquisiteur d'une ancêtre de la tribu. Comme l'explique Linda, une amie de Fernanda Eberstadt qui a en partie renié ses origines : « Chez les Gitans, c'est une méchante vieille qui est payée pour pénétrer la fille, comme un gynécologue mais avec des mains sales, et devant toute la famille du mari. C'est terrifiant, inhumain. » Desplech résume : « Les gens parlent de préserver la culture gitane. Mais, en tant qu'enseignant, que suis-je censé faire quand le comportement de mes élèves est franchement pathologique ? » L'auteur, suffisamment éclairée pour mettre en doute l'idéalisme des plus éclairés, déplore cette attitude : « Si ces pédagogues étaient des missionnaires du XIX^e siècle sur une île peuplée de cannibales, ils seraient tout aussi convaincus de la primauté incontestable du système (ici, la laïcité égalitariste) qu'ils veulent inculquer aux sauvages (les Gitans). » Fernanda Eberstadt finit pourtant par se ranger du côté du système, en affirmant que les autorités françaises « déploient des trésors d'imagination et de sympathie pour trouver le moyen de libérer une communauté visiblement bloquée et malheureuse ».

Les Gitans n'ont pas toujours été bloqués ; leur nomadisme, à présent officiellement découragé par la plupart des gouvernements européens, justifiait leur réticence face à l'éducation. Ils entretenaient « une culture agraire du XVII^e siècle conçue pour des moissonneurs saisonniers, de petits artisans, des forgerons et des marchands ambulants ». Ils étaient « éleveurs de chevaux, forgerons, fabricants de paniers », autant de métiers devenus obsolètes dans les années 1960. L'auteur ne se pro-

pose cependant pas de résoudre « le problème gitan », ni de retracer l'histoire de ce peuple curieux dont des études linguistiques situent l'origine en Inde et qui a subi des siècles d'hostilité et de persécution à travers l'Europe, sans oublier sa décimation lors de l'Holocauste nazi.

Pour Fernanda Eberstadt, la rencontre des Gitans passe par un petit groupe d'amis qu'elle a connus par le biais d'un disque édité par Sony en 1999, *Ida y Vuelta*, du groupe (essentiellement) gitan Tekameli. C'est un CD « culte », « voilé, hermétique », « une énigme » : « Les musiciens sont français et chantent des hymnes de l'Église de la Pentecôte dans une langue dont beaucoup de gens ignorent l'existence (le catalan gitan). Ils nous parlent d'un lieu dont personne n'a entendu parler, ils nous apportent des informations à la fois trop proches et trop lointaines pour être intelligibles. » Tout le monde serait fasciné par une musique aussi indescriptible, aussi inclassable, mais il fallait peut-être une romancière new-yorkaise, isolée avec sa famille dans une région d'Europe « étrangement désolée », « à demi sauvage » et « mal nourrie », pour se mettre aussi passionnément en quête de ces musiciens insaisissables :

Pendant des mois, j'ai écouté *Ida y Vuelta*, hypnotisée, tout en poursuivant mes recherches sur les Gitans. Je laissais des appels désespérés sur des messageries vocales. Je parlais aux filles, aux neveux, aux cousins par alliance des musiciens, ils me répondaient de rappeler plus tard et quand je réessayais, le téléphone était coupé. Futilité suprême, j'envoyais des lettres péniblement rédigées dans un français scolaire à des hommes dont j'ai appris plus tard qu'ils étaient illettrés... Je commençais à broyer du noir. Je me tracassais, je boudais.

Un disc-jockey catalan lui conseille d'assister à une Assemblée, à une réunion des fidèles de ce pentecôtisme qui, depuis

les années 1960, exerce une influence considérable sur la population gitane en France. Fernanda Eberstadt trouve une église pleine de Gitans séparés selon leur sexe, qui chantent et attestent de leur foi, dans le dialecte rocailleux qu'on parle au quartier Saint-Jacques, ancien ghetto juif de Perpignan où les Gitans s'établirent lorsque le gouvernement de Vichy le vida de ses habitants. À l'Assemblée, un jeune homme arrivé en retard s'assied à côté d'elle et a « un mouvement de recul involontaire en [la] voyant, comme un bambin qui se rend compte que l'adulte dont il saisit les genoux n'est pas sa mère ». Elle ajoute : « C'est alors que je compris quelle réalité cachent l'insolence des Gitans, leurs insultes, leurs moqueries. En réalité, les Gitans de Saint-Jacques craignent les non-Gitans, bien davantage qu'ils ne sont craints par le plus timide des non-Gitans. »

Fernanda Eberstadt, la moins timide des non-Gitanes, parviendra à ses fins en passant par les épouses et compagnes des musiciens de Tekameli. Deux femmes en particulier acceptent son amitié et se laissent voir de près : Linda, « trente ans. C'est une grande femme, d'une beauté frappante. Joli sourire à fossettes, tresses africaines et maquillage discret, soulignant un charme assassin », et sa sœur, Diane, « petite et dépenaillée », « au sourire de traviole » gâté par quelques dents en moins. Ce n'est pas la vive et belle Linda, mais Diane, cette écervelée, qui partage l'existence de Moïse Espinas, le chanteur de Tekameli, qui possède « la plus belle voix au nord de Barcelone ». Moïse a vingt-huit ans lorsque Fernanda Eberstadt le rencontre, mais il prend déjà du poids. « Son rapport à la musique est plein de réticences étranges, comme s'il risquait de compromettre la fulgurance autodidacte de son chant par un exercice trop fréquent ou en l'exposant de façon trop téméraire à la musique des autres. » Ses collègues et lui aiment mieux jouer aux cartes que répéter. L'avenir est sombre aux yeux d'Olivier Leroux, musicien français qui affirme avoir

conféré sa viabilité commerciale à la musique gitane du Roussillon :

Ce n'est pas facile de travailler avec les Gitans... il n'y a aucune structure dans leur vie, aucune discipline, aucun projet, et comme ils n'ont aucun sens critique, ils ne peuvent pas évoluer. Musicalement, ils ne progressent plus après l'âge de quatorze ans... Depuis le temps que je le connais, [Moïse] n'a jamais rien fait pour améliorer, approfondir ou développer sa musique. Tout ce qu'il a fait, c'est parader devant les journalistes, claquer son argent et faire des gosses aux quatre coins du monde.

Selon Fernanda Eberstadt, les valeurs gitanes intensifient les « valeurs familiales » au point de devenir un handicap : une bonne épouse, qui porte forcément une jupe noire jusqu'aux chevilles, ne peut quitter la maison sans la permission de son mari, et les hommes préfèrent rester vautrés chez eux, « tranquilles », plutôt que de travailler. C'est « une culture où les filles ont plutôt intérêt à naître décérébrées ». Non sans indignation, l'auteur conclut : « Ce qui distingue “la loi gitane” du judaïsme, de l'islam ou du christianisme dans leurs versions les plus strictes, c'est qu'il n'existe aucun code de probité masculine, aucune conscience d'une volonté divine derrière tous ces interdits. Les lois gitanes ne servent pas à glorifier Dieu, mais plutôt à frustrer les femmes ! »

Néanmoins, la New-Yorkaise transplantée s'amuse bien avec ses nouveaux amis. Elle se prend de passion pour Linda, « femme superbe », majestueuse. Lors de ses virées au supermarché avec Diane, elle a « l'impression de [s']amuser comme du temps de [s]es dix-sept ans ». Moïse l'emmène même à un combat de coqs, au championnat de Perpignan, vingt-cinq matches dans un endroit sans nom où campent des Gitans andalous. Elle est la seule femme présente. Sa description des combats et de leurs organisateurs est aussi haute en couleur

que l'épouvantable scène du combat de coqs dans *L'Incendie de Los Angeles*, de Nathanael West. Ce chapitre et le suivant, qui décrit le fameux colloque sur la scolarisation, sont les meilleurs moments de reportage de ce livre et confirment son message apparent : les Gitans sont un cas désespéré, leurs plaisirs sont aussi pervers et dérisoires que leurs mécanismes traditionnels d'autodéfense sont funestes :

Ils oublient leur français, empêchent leurs filles d'aller à l'école et les marient à leurs cousins de quatorze ans. Ils acceptent des frigos en échange de leurs voix aux élections municipales. Ils perdent leurs dents et ont trop peur pour aller voir un dentiste. Ils meurent de maladies mineures contre lesquelles les autres Français (ceux qui vont à l'école) sont vaccinés. Et ils ne laissent aucune trace.

Le Chant des Gitans offre une écriture vivante et variée, qui passe habilement de l'anecdote aux statistiques, de la sympathie chaleureuse à la froide condamnation. Le récit présente une caractéristique troublante : en essayant de voir les Gitans, nous voyons toujours la journaliste branchée, catégorique, irrésistible. Sa présence est bien plus que marginale, lorsqu'elle nous fait part de confidences du genre : « Voici un endroit oublié de Dieu, mais dont les beautés brisées me parlent. » Le lecteur est flatté lorsqu'elle lui propose de partager son expérience sophistiquée d'autres univers qu'elle juxtapose aux taudis gitans. Une visite au centre des arts de Perpignan commence par ce riff :

C'est un bâtiment de béton orné d'une de ces fresques dignes d'une maternelle où l'on voit des visages béats et des tournesols, censés embellir un quartier où les fusillades sont monnaie courante et où l'espérance de vie des hommes est beaucoup plus faible que la moyenne nationale.

Une bande de jeunes Gitans qui traînent dans la rue, « la cigarette tombante sous le duvet de leur lèvre supérieure », suscite une bouffée d'allusions. « Ils sont souvent d'une beauté à vous briser le cœur, avec parfois un air de débauche stupéfiante qui rappelle les éphèbes du Caravage, les *ragazzi* de Pasolini, et ils ont l'élégance démodée des gangsters des années 1930. » Cette pléthore de parallèles a le mérite d'entraîner notre esprit dans des chemins de traverse, et l'on se demande s'il y a des débauches que Fernanda Eberstadt ne trouve pas stupéfiantes, si l'élégance des gangsters d'une autre décennie que les années 1930 est restée à la mode, et à qui appartient ce cœur qui se brise.

Le vocabulaire de Fernanda Eberstadt reflète parfois une impatience excédée, comme lorsqu'elle dit que les vieilles Mercedes des Gitans ont « un moteur récupéré sur une bagnole de merde », ce terme revenant dans une ardente lamentation sur le consumérisme où « on exprime son amour pour ses enfants en achetant de la merde qu'on n'a pas les moyens de payer ». Elle va peut-être trop loin dans son adoption du point de vue gitan lorsqu'elle évoque un cas flagrant de vol dans un supermarché (pour près de 600 euros) empêché par « un autre client du magasin, un sinistre délateur anonyme qui devrait rôtir en enfer ». Le maire d'une petite ville, qu'on entrevoit dans le cours du récit, est décrit comme « une blonde porcine ». La jeunesse relative de l'auteur se trahit lorsqu'elle étale ses connaissances dans le domaine de la musique pop :

Le mélange de la pulsation délirante des Afro-Caribéens avec les hurlements rauques de prière désespérée dans le style flamenco (forme de schizophrénie comparable à celle du R&B) permettrait d'exprimer les errances perverses d'une âme en quête de l'union avec Dieu.

Ces largesses verbales impliquent un ton quelque peu supérieur ; on se dit que si les Gitanes ont si bien accueilli Fer-

nanda Eberstadt, ce n'est pas seulement à cause de son charme, de son sens de l'humour et de sa curiosité flatteuse, mais aussi parce que, grâce aux avantages dont elle avait joui dans son enfance, grâce aux libertés dont elle jouit à présent et grâce à la voiture qu'elle possède (attrait significatif), elle est apparue dans leur univers étroit et démuné comme une créature phénoménale, porteuse de délivrance. Vers la fin de son long séjour, le mari d'une droguée fait appel à sa générosité : « Le plus étonnant, c'est que personne ne m'a jamais demandé d'argent, depuis six ans que je fréquente les Gitans de Saint-Jacques. Comme je pense m'en être bien tirée, je m'approche du distributeur de billets le plus proche. »

Dans les dernières pages du *Chant des Gitans*, le lecteur n'est donc pas surpris par cet aveu : « Les écrivains sont, pour la plupart, opportunistes : j'avais récolté de la matière, plus que je n'en pouvais utiliser, et j'étais maintenant enfoncée dans ma tanière pour écrire. J'avais besoin de ne plus rencontrer Diane en chair et en os pour mieux la "voir" en imagination. » À mesure que grandissent les enfants de l'auteur, l'écart culturel se creuse ; les mois passent sans qu'elle téléphone à ses amis gitans. Pourtant, pour terminer sur une note joyeuse, elle « sonne chez Diane » où elle est « reçue comme le fils prodigue ». On se rappelle le bon vieux temps, on revoit de vieux amis, on s'informe de nouveaux événements. Moïse est devenu grand-père à trente et un ans et il « a eu de mystérieux problèmes de santé ». Lors de la fête que la famille de Fernanda Eberstadt donne avant d'aller emménager dans une maison plus grande, à quatre heures de train, dans le centre de la France, Moïse chante, mais toujours comme « un grand chanteur qui déteste chanter, qui ne s'intéresse guère à la musique en général, qui considère son "don" comme un moyen facile de gagner de l'argent ou de séduire des filles, mais qui lui paraît le plus souvent pesant, embarrassant, et même angoissant ». Au bout de quelques chansons, il s'en va,

LE CHANT DES GITANS

offensé parce que les invités non-gitans continuent à bavarder, « comme si nous étions dans un restaurant et qu'il faisait le tour des tables pour qu'on lui donne la pièce ». On arrive ensuite à le persuader de se remettre à chanter, d'une voix qu'il « ne travaille plus ». Bientôt, il sera baptisé et ne chantera plus que des cantiques, obligeant sa famille à vivre des allocutions et de la générosité des parents. La conclusion mélancolique que Fernanda Eberstadt donne à son terrible portrait des Gitans européens d'aujourd'hui nous laisse l'impression désarmante que toutes les fêtes se terminent en pagaille, que toute vie est plus ou moins gâchée et que, pour reprendre le terme officiel français désignant les minorités nomades, nous sommes tous des « gens du voyage ».

John UPDIKE

Avant-propos

Un dimanche de mai 2005, sur un marché de plein air à Perpignan, un Français d'origine algérienne nommé Mohamed Bey-Bachir, âgé de vingt-huit ans, fut attaqué par une bande de Gitans armés de battes de baseball, de clubs de golf et de pieds-de-biche. Il fut pourchassé à travers les rues et finalement battu à mort, sous les yeux de plusieurs dizaines de personnes. La raison de ce lynchage reste mystérieuse.

Nous savons qu'en début de journée, Bey-Bachir avait surpris un jeune Gitan en train de briser la vitre de sa voiture pour lui voler son autoradio. Nous savons que Bey-Bachir était revenu à pied, muni d'un couteau, en jurant de donner une leçon à ce garçon. Nous savons que le Gitan était surnommé Ketchup Mayonnaise, qu'il avait quatorze ans, qu'il avait déjà été arrêté dix-neuf fois pour de menus larcins, mais que la police le relâchait toujours parce que, selon un de mes amis gitans qui le connaissait, « ils ne savaient pas quoi faire d'un nabot pas plus grand qu'un gamin de huit ans ».

Et selon les non-Gitans, parce que les Gitans de Perpignan sont courtisés par la mairie et « vivent hors la loi ».

Le samedi suivant, une marche de protestation silencieuse fut organisée par la famille de Bey-Bachir. En fin de journée, un autre Arabe fut abattu, à bout portant, par un assaillant inconnu qui s'enfuit en voiture.